
УДК 94(470)“1812” + 94(44)“1814” +
929.731 Александр I

Marie-Pierre Rey

**LES COSAQUES DANS LES YEUX DES FRANÇAIS,
A L'HEURE DE LA CAMPAGNE DE 1814: CONTRIBUTION
A UNE HISTOIRE DES IMAGES ET DES REPRESENTATIONS
EN TEMPS DE GUERRE**

**THE COSSACKS THROUGH THE EYES OF THE FRENCH
DURING THE CAMPAIGN OF 1814: CONTRIBUTION
OF THE WAR TIMES TO THE HISTORY**

Based on public archives (from the French police) as well as on private sources (diaries and *correspondences*), this article analyzes the images and discourses triggered by the presence of Cossacks in the allied army during the French campaign, in the Spring 1814.

The analysis shows that hostile representations did not appear in 1814, but rather go back to a collective imaginary that emerged at the end of the 18th century and was reinforced by Napoleonic propaganda and the sore memory of the 1812 campaign. In the Spring 1814, during the invasion, the violence attributed to the Cossacks reactivated these hostile stereotypes: portrayed as monsters, Cossacks embody barbarity and absolute devil; they are unanimously rejected out of the civilized and Christian world. Yet, step by step, the occupation, and the associated direct, concrete contacts that it generates, progressively contribute to notable evolution of the images, as can be seen in many private sources: that Cossack officers belong to the civilized world becomes a certainty, and simple soldiers, perceived as picturesque and exotic, are no longer a source of fear.

Keywords: 1814; Alexandre I; Cossacks; Napoleon; Paris; Propaganda; Russia.

В статье на основе государственных архивов (дела французской полиции) и частных источников (дневники и переписка) рассматриваются образы и дискурсы, вызванные присутствием казаков в Союзной армии во время Французской кампании весной 1814 г.

Проведенный анализ показывает, что изображение казаков как враждебной силы уходит корнями к коллективному образу, который возник еще в конце XVIII в. и укрепился вследствие наполеоновской пропаганды, а также негативных воспоминаний о кампании 1812 г. Казакам приписывалась особая жестокость, и эти враждебные

стереотипы оживились весной 1814 г. во время вступления союзных войск в Париж. Казаки изображаются как чудовища, олицетворяющие варварство и абсолютное зло; они изгоняются повсеместно из цивилизованного христианского мира. Однако постепенно оккупация и присущие ей непосредственные реальные контакты способствуют значительной эволюции образов, что заметно из многих частных источников. Принадлежность казачьих офицеров к цивилизованному миру становится несомненной, и простые солдаты, в облике которых видится колорит и экзотика, перестают быть источником страхов.

Ключевые слова: 1814 г.; Александр I; казаки; Наполеон; Париж; пропаганда; Россия.

Le 31 mars 1814, vers midi, l'empereur de Russie entre dans Paris à la tête de 60 000 soldats russes, autrichiens et prussiens, sur les 200 000 que comptent alors les forces de la coalition et pendant près de cinq heures, l'impressionnant cortège se déploie dans les rues de la capitale française. A l'issue du défilé, les régiments de grenadiers, la garde impériale et les régiments de cavalerie cosaque de la garde (hommes de troupe comme officiers) ont l'autorisation de stationner dans Paris. Pour ce qui concerne les autres régiments, seuls les officiers d'un grade élevé bénéficient de billets spéciaux leur accordant ce même privilège.

A l'égard de ceux de ses hommes qui séjourneront à Paris jusqu'à 2 juin, date à laquelle, trois jours après la signature du premier traité de Paris du 30 mai, Alexandre I^{er} s'embarque pour l'Angleterre, le monarque russe se montre intransigeant. D'eux, il exige une conduite irréprochable et par oukases, prévoit de lourds châtiments, voire la peine de mort à l'encontre de ceux qui contreviendraient aux ordres reçus: c'est qu'il s'agit pour lui en faisant acte de clémence et de paix, d'imposer à ses contemporains tant l'image d'un souverain magnanime et généreux que celle d'un empire civilisé, appartenant de plein droit au continent européen¹. L'enjeu, à la fois politique, géopolitique et psychologique, revêt donc une importance majeure et il est à la hauteur des images hostiles véhiculées depuis des années par la propagande napoléonienne.

Cette dernière en effet n'a eu de cesse de dépeindre l'empire des tsars comme un empire asiatique et barbare et son armée, comme une cohorte de sauvages dominés par des « nuées de cosaques ». Toutefois, si cette image a pris un essor particulier avec la propagande napoléonienne, elle n'est pas née avec l'épopée impériale car dès la fin du XVIII^{ème} siècle, les cosaques ont en France une épouvantable réputation². Cruels, ces êtres « mi-hommes-mi bêtes »³, barbares, « bouffeurs de chandelles » et mangeurs de petits enfants, incarnent aux yeux de l'opinion française toute l'arriération dans laquelle s'attarde alors l'empire des tsars.

¹ Sur le règne d'Alexandre I^{er}, voir la biographie que je lui ai consacrée [Rey, 2009; 2013a].

² Cf. la belle étude de Galina Kabakova [Kabakova].

³ Cf. les lettres de Pierre Dardenne [Dardenne].

Que deviennent ces représentations au cours de la guerre de 1814? Et plus particulièrement, quel fut l'impact de la « rencontre forcée » entre Russes et Français qui se déroule au printemps 1814 en matière d'images mutuelles et de représentations? Pour répondre à ces questions, on s'intéressera tout d'abord aux représentations qui sont forgées au fil de l'invasion c'est-à-dire durant les trois premiers mois de campagne. On en viendra ensuite à l'état d'esprit de la population à la veille de la bataille de Paris⁴ et au choc qu'a représenté l'entrée des troupes coalisées dans la capitale française. Enfin dans un dernier temps, on verra ce qu'il en a été de l'évolution de ces images à l'heure de l'occupation de Paris⁵.

I. Des cosaques mi-hommes, mi-bêtes: la résurgence d'images anciennes

Surprise par la masse des effectifs coalisés qui pénètrent en territoire français à la fin décembre 1813 et au tout début de janvier 1814, l'armée napoléonienne est très vite contrainte à un repli qui laisse les civils démunis aux prises avec l'ennemi⁶. Et bien que la plupart des villes et des villages occupés n'opposent aucune résistance à l'avancée de ce dernier, des violences et des exactions, perpétrées par des unités cosaques contribuent aussitôt à la résurgence d'images anciennes.

De ces représentations angoissées et hostiles, la presse officielle⁷ se fait largement l'écho. Mais il en va de même des correspondances privées.

Ainsi, à la fin janvier, Pierre Dardenne, professeur au lycée de Chaumont, ville dans laquelle les souverains alliés viennent d'entrer, oppose, dans les lettres qu'il adressera à son ami pharmacien vivant dans le sud-ouest de la France tout au long de la campagne de France, la figure plutôt affable du tsar Alexandre et celle, particulièrement repoussante, de sa « nuée de cosaques, qui vont tout ravageant » (Lettre du 31 janvier 1814) [Dardenne, p. 18].

Dans son courrier du 30 janvier, Dardenne se livre à une description très détaillée des unités cosaques qui occupent la ville. Son tableau s'attarde longuement sur leur aspect physique, leur accoutrement grossier et leur allure « grotesque ». « Déguisés » ou « déguenillés » plus qu'habillés, vêtus de peaux d'ours ou de mouton qui accentuent encore leur sauvage apparence, ils sont décrits comme des animaux plus que comme des hommes et comme des « canailles », amateurs de rapines en tout genre.

« Assurément, mon cher ami, vous n'avez jamais vu de cosaques ou Kosaques. N'en ayez pas de regret; ce n'est pas un animal bien intéressant,

⁴ Pour une histoire précise de cette bataille, voir [Mir].

⁵ Sur cette occupation voir en particulier [Hantraye; Rey, 2013b].

⁶ Sur la campagne de France, la bibliographie est très importante. Voir tout particulièrement, parmi les ouvrages les plus récents [Безотосный, 2010; 2012; Boudon; Leggiere; Lentz].

⁷ Cf. par exemple les différents articles parus dans le Journal de l'Empire, tout au long du mois de janvier 1814.

quoique, par droit de conquête, il habite les environs de la mer d'Azof (sic), sur les rives de l'antique Tanaïs⁸. Figurez-vous des hommes généralement d'assez mauvaise mine, de taille médiocre, barbus comme des chèvres et laids comme des singes. Leur habit est une espèce de robe, faite à peu près comme une soutane de prêtre, croisée sur le devant et retenue sur les reins par une ceinture. Chez les plus aisés, ce vêtement est de drap bleu et la ceinture est rouge. Les uns ont sur la tête un bonnet haut et cylindrique, les autres un chapeau rond à forme plate et à larges bords, semblable à celui de nos Auvergnats qui courent le monde pour avoir le plaisir de raccommoder les ustensiles de nos cuisines. Plusieurs ont pour habits des peaux de mouton grossièrement assemblées, dont ils mettent la laine en dedans pour se garantir du froid; d'autres, pour compléter ce grotesque ajustement, mettent sur leurs épaules un large manteau de peau d'ours, à peu près comme on représente Hercule couvert de dépouilles du lion de Némée, ce qui leur donne une vraie tournure de coupe-jarrets. En général ils sont assez déguenillés.

Ils vont tous à cheval ou sur des charriots. Leurs chevaux m'ont paru vigoureux et bons coureurs, quoique maigres et mal faits ; ils ont presque tous en courant le nez au vent. La selle est très haute et laisse un grand vide sur le dos du cheval: c'est dans cette cachette que les cosaques serrent ordinairement leur butin. Cette selle ainsi élevée leur donne un air si singulier que je ne saurais vous le bien exprimer. Ils ne se servent pas d'éperons ; ils frappent leurs chevaux avec une espèce de fouet: ils portent une lance ou pique grossièrement travaillée, de 8 à 10 pieds de long, dont ils se servent, dit-on, avec une adresse extrême. Ils n'ont point d'uniforme, et leurs habits sont de différentes couleurs, souvent déchirés ou rapetassés. C'est vraiment la canaille de la Russie que ces cosaques. Et ce sont les conquérants de la France! A quel degré de l'avisement nous sommes réduits! » (Lettre du 30 janvier 1814) [Dardenne, p. 15–16].

Plus loin, soucieux de livrer à son correspondant des informations exactes, Dardenne précise, fort d'un savoir sans nul doute tout nouvellement acquis: « Il y a des cosaques que l'on appelle réguliers; ils sont enrégimentés et un peu moins hideux que ceux dont je viens de vous entretenir, quoique appartenant à la même nation: on les a soumis à un peu de discipline militaire, au lieu que les premiers sont complètement indépendants et grands voleurs de leur métier: leur naturel les porte tellement à la rapine, que quand ils ne peuvent plus piller l'ennemi ils volent leurs officiers et se volent les uns les autres. Il en est passé par ici un très grand nombre: on n'a pas eu dans la ville trop à se plaindre, sans doute par crainte de la *schlague*; car c'est à coups de bâton qu'on réprime leur appétit rapace ; mais dans les campagnes ils se montrent insolents et pillards; on ne parle que de leurs dévastations et de leurs brigandages; c'est à faire pitié » [Ibid., p. 16–17].

Pillards, voleurs, les cosaques, selon Dardenne, aiment à perpétrer des violences et des crimes totalement gratuits, ce qui fait d'eux des monstres. Et pour appuyer ses dires, Dardenne rapporte à la date du 5 février, que des villageois ont été victimes de cette soldatesque qui n'épargne ni femmes ni

⁸ Ancien nom du Don.

enfants: « ... Dans un village voisin, le désordre a été si insupportable que les paysans, poussés au désespoir, ont pris le parti de l'abandonner et de chercher un refuge dans une vaste forêt, avec leurs femmes, leurs enfants, quelques bestiaux et quelques vivres qu'ils sont parvenus à soustraire à la rapacité de la soldatesque. Après y être demeurés plusieurs jours, le froid est devenu si violent <...> que quelques-uns ont été sur le point de périr de misère. Ils se sont alors vus forcés de rentrer dans leurs foyers ; mais à moitié chemin ils ont été dépouillés entièrement de tout par une troupe effrénée de cosaques, qui ont ajouté au pillage les plus indignes traitements. <...> Dans un autre hameau, une femme grosse⁹ a été tuée d'un coup de pied russe et son mari, ayant voulu la défendre, a été grièvement blessé en recevant une cruelle bastonnade!! » (Lettre du 5 février 1814) [Dardenne, p. 25].

Or, de fait, ces violences répétées sont attestées et à cette même date du 5 février, déjà informé du mauvais comportement des unités cosaques, Alexandre I^{er} s'adresse à l'ataman Matveï Platov pour condamner fermement ces agissements et « déplorer que même certains généraux et colonels pillent les maisons et les fermes françaises » [РГВИА, ф. 846, оп. 16, д. 3399, л. 120, lettre d'Alexandre I^{er} à l'ataman Matveï Platov, (24 janvier) 5 février 1814]. Pour l'empereur de Russie, cette conduite est non seulement inadmissible sur le plan moral mais elle est également stratégiquement dangereuse, car susceptible de provoquer un soulèvement des campagnes françaises. D'où la nécessité, martelée par Alexandre I^{er} et ses proches, d'épargner les civils. Mais ils peinent à se faire entendre; et, de l'aveu même de son aide de camp Alexandre Mikhaïlovksi-Danilevski [Михайловский-Данилевский, с. 29] la discipline restera un problème tout au long du conflit, ancrant encore plus profondément dans les esprits, l'image d'une soldatesque barbare et incontrôlable se livrant au pillage et aux destructions par nécessité – il leur faut trouver du bois pour se chauffer, par habitude – le pillage ferait intrinsèquement partie du mode de vie des cosaques – ou par désœuvrement. Dardenne relève ainsi: « Pendant que l'infanterie russe défilait si prestement à travers nos murs, des cosaques, qui sont au bivouac sur nos promenades, s'amusaient à piller et à démolir quelques maisons des faubourgs. Un de mes amis a eu tout son linge et ses meubles et ses portes enlevés. Ils ne lui ont laissé que les habits qu'il avait sur le corps. Ils sont occupés maintenant à jeter les murs de la maison par terre, afin d'en brûler les solives et les poutres. Chaque bivouac a ainsi au milieu de son feu une ou deux poutres de travers, dont la flamme claire et vive s'élève vers le ciel comme celle d'un holocauste. Une victime manque. Qui sait si Messieurs les cosaques ne s'enhardiront pas jusqu'à prendre quelqu'un de nous pour compléter le sacrifice? Tous les jours on voit ou l'on apprend que quelques maisons ont été ainsi saccagées et démolies: c'est l'excès de la licence soldatesque <...> Chacun craint le sort des faubourgs, quand il n'y aura plus rien à piller et à brûler. Dieux! Qui nous délivrera d'un tel brigandage? » [Dardenne, p. 41-42].

Dans ses lettres, le professeur en vient à établir une sorte d' « échelle » des mauvais comportements observés au printemps 1814: au sommet, il

⁹ Ce qui veut dire enceinte.

place les cosaques irréguliers, maîtres en rapines, en pillages et en violence de tout genre, suivis des soldats prussiens, particulièrement brutaux et arrogants à l'égard de la population ; viennent ensuite les cosaques réguliers et enfin les soldats autrichiens, au comportement nettement plus humain. Ce témoignage recoupe l'analyse de V. Lecomte-Wallet qui, étudiant l'invasion de février-avril 1814 dans la région de Laon, confirme que « les plus dangereux étaient les cosaques qui constituaient la cavalerie irrégulière russe » ; durant les combats, « de nombreux villages furent détruits complètement, comme Athies, Corbeny » [Lecomte-Wallet, p. 92, cité in: Breuillard, p. 68] ; l'historien précise que le danger était tel que pour se protéger des envahisseurs, « les habitants se réfugiaient dans les galeries des carrières de Colligis, d'une longueur de 20 kilomètres », où « chaque village se vit attribuer un segment de souterrain » [Ibid., p. 69]. Ainsi, dans les régions les plus exposées, la peur de l'occupant et la nécessité de s'en prémunir suscitent la mise en place de stratégies collectives de défense.

Écrit au printemps 1814, le *Tableau historique des atrocités commises par les Cosaques en France* [Tableau] dresse une litanie d'horreurs imputées tant aux cosaques irréguliers de l'armée impériale qu'aux cosaques de l'ataman Platov durant les deux premiers mois de l'invasion. Sans doute le petit opuscule n'échappe-t-il pas à l'exagération du genre puisqu'il s'agit de galvaniser la population autour de la figure de Napoléon sauveur ; le texte s'achève en effet par ces mots : « Achevons ce triste tableau. Notre Auguste Empereur va bientôt purger et délivrer la France de tous ces monstres du Nord » [Ibid., p. 7].

Mais les forfaits et exactions reprochés aux cosaques restent une réalité de grande ampleur et leurs déprédations donnent le vertige ; une lettre¹⁰ reproduite dans la brochure atteste : « L'ennemi a tout ravagé, tout enlevé ou tout anéanti. Il ne reste de votre château que les murailles ; glaces, meubles, tableaux, marbres, lambris, portes, fenêtres, contre-vents, volets, tout est détruit, à l'exception de votre magnifique galerie de tableaux, qui a été enlevée tout entière. Vous n'avez plus ni grains, ni fourrages, ni bestiaux, ni chevaux ; vos quatorze cents mérinos ont été égorgés ou emmenés. (...) J'ai été totalement dépouillé comme tant d'autres ; je n'ai que les vêtements qui sont sur mon corps. J'ai absolument tout perdu » [Tableau, p. 2].

Une semblable spirale de violence a caractérisé l'entrée des cosaques dans Montmirail début février. Aux dires d'un habitant de la petite ville : « Les cosaques prirent aussi quinze des notables, les mirent nus et leur donnèrent à chacun cinquante coups de knout. Ils déshabillèrent les hommes et les femmes. Moi-même, j'ai été volé par un chef à qui mes habits et mes bottes convenaient. En majeure partie, les filles et les femmes ont été violées même dans la rue. Il y en eut qui se sont jetées par la fenêtre pour se soustraire aux outrages. Des pères eurent les mains coupées à coup de sabre en voulant retirer leurs filles des mains de ces brutaux » [cité par Thiry, p. 160].

¹⁰ Lettre adressée à M. Andryane de la Chapelle, à Paris par M. de Vanlay, greffier du tribunal de Nogent, 22 février 1814.

Quant à l'historien Henry Houssaye, au terme d'une étude fondée sur des archives locales françaises, il offre dans son ouvrage une comptabilité particulièrement macabre des forfaits accomplis, détaillant la nature des tortures barbares infligées aux civils : hommes frappés à coups de sabre et contraints d'assister aux viols de leurs épouses et de leurs filles, enfants brûlés vifs, prêtres exécutés [Houssaye, p. 50-53], tout atteste la sauvagerie d'une « engeance cosaque » aux mœurs aussi cruelles et primitives que celles des Huns. Irrespectueux de la morale chrétienne comme du code de la guerre, les cosaques, incarnation du mal absolu, sont dépeints comme totalement étrangers au genre humain et a fortiori à la civilisation chrétienne.

Répétées, ces violences suscitent dès le mois de février d'abord des frémissements de révolte, puis des mouvements d'insurrection de plus en plus ouverts attestés dès le début du mois de mars (Lettre du 2 mars 1814) [Dardenne, p. 50]. Et de fait, les actes de résistance paysans, tant redoutés par Alexandre I^{er} qui a sans nul doute en tête à ce moment la mémoire de la guerre des paysans russes soulevés deux ans plus tôt contre Napoléon, se multiplient : certains fermiers, comme à Géraudot dans l'Aube, feindront d'être accueillants à l'égard des cosaques pour mieux les assassiner et en dissimuler les corps, une fois les hommes complètement ivres. D'autres prennent les armes, dressent des embuscades et s'en prennent aux traînards ainsi qu'aux soldats isolés. Mais, ce faisant, ils se livrent à des exactions aussi terribles que celles qu'ils dénoncent : « Au soir de la bataille de Craonne, [le 7 mars 1814], les Russes ayant essayé d'enfermer des femmes et des enfants dans les grottes du voisinage, les paysans ramassèrent des armes sur le champ de bataille, et se mirent à massacrer les blessés ; quelques-uns jetèrent sur eux de la paille enflammée, afin de les rôtir vivants encore. On vit des agonisants, ne pouvant plus parler, attirer à eux quelques brins de cette paille, et en faire sur la neige des croix qu'ils montraient à leurs bourreaux, pour les dénoncer à Dieu ou implorer leur pitié » [Cf. Pingaud, p. 392].

Cette dernière allusion à la croix vaut d'être soulignée : c'est lorsqu'ils sont à leur tour l'objet de violences sauvages que la foi chrétienne des bourreaux, devenus victimes, est mentionnée dans les sources.

Comme on le voit à la lecture de ces différentes sources, les cosaques, bras armé et – bien mal contrôlé – du pouvoir impérial, apparaissent dans les sources françaises de 1814 comme étrangers à toute civilisation : barbares semant la violence et la peur, pillant et violant sans vergogne, ils font figure d'héritiers directs des hordes sauvages de Gengis Khan et se trouvent rejetés à l'extérieur de la chrétienté, voire de l'humanité.

Toutefois, au gré de la cohabitation forcée qui s'installe entre occupants et occupés, il arrive que l'image des cosaques, ou tout au moins celle des officiers cosaques, s'améliore substantiellement comme en témoignent les lettres de Dardenne : alors que les Prussiens ne trouvent toujours pas grâce à ses yeux, les cosaques au contraire gagnent en humanité au fil des jours et en les côtoyant, Dardenne se fait de plus en plus indulgent à leur égard : il leur reconnaît une certaine gentillesse, un respect d'autrui ; à la date du 4 mars, il écrit ainsi : « Je loge un officier russe d'une politesse rare : il est

plus content de moi que je ne le suis de l'avoir pour hôte: il prétend que je le nourris trop bien, que je lui donne de trop bon vin; il est satisfait de tous mes soins: vive l'optimisme. C'est le fils d'un hetman de cosaque qui est à la suite d'Alexandre, et qui m'a par plusieurs fois remercié des *bontés* que j'avais pour son fils » (Lettre du 4 mars 1814) [Dardenne, p. 54].

Dardenne s'extasie aussi devant la beauté des offices et des chants religieux. Mais il s'indigne du traitement très dur imposé par l'officier cosaque au simple soldat qui le sert [Ibid., p. 56]: et nul doute que dans ce jugement politique, l'héritage des lumières et l'esprit de 89 qui a prôné la naissance d'une armée nationale constituée d'hommes libres et non de soldats taillables et corvéables au gré des caprices de leurs officiers, joue ici un rôle clef.

A l'entrée des troupes coalisées dans Paris, que deviennent ces représentations?

II. Les « hordes sauvages » entrent dans Paris!

Tout au long de la campagne de France et plus encore à partir du mois de février, les Parisiens assistent dans l'inquiétude à l'avancée des troupes coalisées vers la capitale. Dans son journal autographe qui constitue une très belle source pour sonder le moral de la population parisienne, la jeune Amélie de Bohm¹¹, alors âgée de 16 ans, se fait l'écho de l'angoisse qui gagne la ville alors que l'invasion se profile. A la date du 7 février, elle confie: « On est très inquiet parce que l'on attend les ennemis d'ici à quelques jours. J'espère pourtant qu'ils ne feront aucun mal et qu'ils entreront dans la ville sans piller. Il est dix heures, j'attends mon maître d'allemand » [Journal autographe d'Amélie de Bohm, p. 47].

Et quatre jours plus tard, le 11, la jeune fille de mentionner la frayeur qui l'a saisie à l'annonce, finalement démentie, de l'arrivée des cosaques dans Paris:

« J'étais auprès de maman à lire lorsque tout à coup nous entendons un deux, trois... coups de canon. J'ai d'abord cru que c'était les cosaques qui entraient dans la ville, mais j'ai appris ensuite que l'empereur avait remporté une victoire sur les ennemis et que c'était cela que l'on annonçait. Je me suis donc rassurée et j'ai fini la journée aussi tranquillement que je l'avais commencée » [Ibid., 11 février 1814, p. 49].

Au fil des semaines, de plus en plus conscients de la vulnérabilité d'une capitale qui n'a ni murailles solides ni troupes en nombre pour la défendre, les Parisiens doutent de la capacité du pouvoir en place à s'opposer à la déferlante des coalisés et leur angoisse s'accroît d'autant plus que partout dans la ville, des gravures mettent en scène la sauvagerie des cosaques: « Des gravures coloriées au-dessous desquelles était écrit "Cosaques" et qui

¹¹ Née en 1798, elle était la fille de Victoire de Girardin et de Chrétien André Guillaume de Bohm; elle épousera par la suite le baron de Baye et sera connue comme baronne de Baye.

représentaient des monstres hideux, vêtus de la manière la plus bizarre et commettant toute sorte d'excès, furent mises en vente chez les marchands de gravures et chez les libraires. Il était évident, qu'en faisant ces dessins, les artistes n'avaient consulté que leur imagination » [Journal de Thomas Richard Underwood, p. 133].

Chacun s'attend à une vague déferlante de violences et les rapports de police et du contre-espionnage français reprennent cette même idée, accréditant eux aussi la thèse de la vengeance à venir: « Paris sera anéanti si l'ennemi y entre. C'est une chose que les généraux ennemis ont promise à leurs soldats qui frémissent de joie en parlant de Paris. Aucune puissance humaine n'arrêterait le pillage et l'incendie. Je suis fixé là-dessus par tous les détails que j'ai recueillis des conversations des généraux ennemis et des propos des soldats » [Rapport à Rovigo].

Gagnés par la panique, certains envoient femmes et enfants en Normandie, en Touraine, ou plus loin encore, dans les départements de l'Ouest ; d'autres emballent leurs effets les plus précieux pour les expédier en zone moins exposée. Quant à Vivant Denon, le directeur du musée Napoléon (c'est-à-dire le Louvre), redoutant que les coalisés ne s'emparent des chefs d'œuvres de son musée, à l'instar de Napoléon au fil de ses campagnes, il entreprend lui aussi de mettre à l'abri certains de ses trésors.

Grandissante au fil des jours, l'angoisse collective atteint son paroxysme le 31 mars au matin alors que la ville a signé sa capitulation au petit jour.

Face au cortège qui arrive par les faubourgs et entre dans Paris par la porte Saint Martin, la population se montre d'abord apeurée et silencieuse : « Il n'y avait aucun cri de joie » [Михайловский-Данилевский, с. 41] observera sobrement Alexandre Mikhaïlovski-Danilevski. C'est qu'incrédule devant l'événement, désemparée, la foule semble en état de sidération. Mais peu à peu, à la stupéfaction des Parisiens, c'est par des saluts et des sourires affables que les souverains répondent aux appréhensions et, alors que le cortège atteint la place de la Madeleine, le soulagement de la population, à la hauteur des angoisses initiales, se mue en enthousiasme collectif; bientôt les langues se délient et la glace se rompt. Dans un premier temps, devant ces Russes qui s'adressent à eux dans leur langue, les Parisiens croient avoir à faire avec des émigrés; puis, réalisant qu'ils ont bel et bien affaire à des Russes aux visées pacifiques, leur sentiment de gratitude éclate en cris de joie [Там же, с. 41-42].

Dans son journal, Pierre-François-Léon Fontaine, un des architectes de Napoléon, s'étonnera lui aussi de l'atmosphère paisible voire bon enfant qui régnait à l'entrée des « hordes sauvages » de l'armée ennemie: « J'étais bien loin de penser qu'une armée victorieuse, composée de vingt peuples et d'un grand nombre de hordes sauvages à qui l'on avait promis le pillage, s'emparerait de Paris sans violence, sans commettre le moindre excès. Qui pourrait croire qu'un aussi grand événement aurait l'apparence d'une fête et troublerait à peine l'ordre public? » [Journal de Pierre-François-Léon Fontaine, cité par Simond].

On le voit ici: c'est donc un étonnement encore mêlé de crainte qui domine les esprits parisiens devant la bonne conduite des « hordes sauvages » à leur entrée dans Paris. Cette bonne conduite, plutôt surprenante compte tenu des exactions perpétrées au fil des trois premiers mois de la campagne, était-elle appelée à perdurer? Et pouvait-on attendre un comportement respectueux et pacifique de la part de ces occupations? Ces questions sont alors dans toutes les têtes et chacun hésite à se prononcer. Mais en réalité, en dépit de ces préventions hostiles c'est à une forme de cohabitation plutôt bon enfant que l'on va assister, à Paris, entre occupés et occupants.

III. Les cosaques à Paris, un séjour marqué au sceau de l'exotisme: le « pittoresque » se substitue au « grotesque »

Dès son entrée dans la capitale, Alexandre nomme gouverneur général de la ville, le baron Fabian Osten-Sacken; pour l'assister dans sa tâche, trois commandants de places, l'un représentant l'Autriche, le second la Prusse, et le troisième, la Russie sont désignés et à chacun d'entre eux, il revient la tâche d'assurer l'ordre et la sécurité dans quatre arrondissements. Dès sa nomination, Osten-Sacken a à cœur de multiplier les déclarations rassurantes à l'égard de la population: « Le gouverneur-général de Paris, baron Sacken, défend expressément que personne dans cette ville puisse être inquiété, offensé et molesté par qui que ce soit, pour fait d'opinion publique et pour les signes extérieurs qui pourraient être portés » [cité in: Journal de Thomas Richard Underwood].

Les officiers auxquels il est distribué des billets de logement doivent impérativement sous peine de lourdes sanctions habiter aux adresses indiquées sur leurs bons et l'usage des transports publics est lui aussi réglementé. Et pour ne pas déstabiliser l'économie et la vie locales, on interdit aux cosaques, grands amateurs de poissons, de pêcher dans les étangs privés, interdiction qui ne sera pas toujours respectée: en avril 1814, une unité cosaque s'étant installée près du château de Fontainebleau, tous les étangs de la région se retrouveront, en quelques jours, totalement vidés de leurs carpes [Безотосный, Иткина, с. 68].

Ces mesures de surveillance seront efficaces et de l'avis des Parisiens eux-mêmes, elles contribuent à instaurer un climat plutôt pacifique entre occupants et occupés. Toutefois, préjugés hostiles et préventions restent solides à l'égard des cosaques et le bivouac des hommes de troupe aux Champs Elysées et au Champ de Mars, pourtant décidé pour limiter les contacts et par là les motifs de friction entre civils et militaires, ne semble pas de tout repos: de nombreuses réclamations sont ainsi déposées auprès des services de la préfecture de police à l'encontre de cosaques coupables d'avoir abattu des arbres ou d'avoir arraché et brûlé des planchers pour se chauffer et faire leur cuisine! Au contraire de leurs officiers plu-

tôt bon francophones et bien éduqués qui fréquentent les salons mondains, les loges maçonniques et les cercles politiques et qui, ce faisant, affichent des valeurs et un mode de vie assez proche des élites françaises, les hommes de troupe, en revanche, perçus comme frustrés et mal dégrossis, constituent un repoussoir pour ces mêmes élites, peu ouvertes à cette cohabitation forcée. En avril 1814, Louis de Rochechouart, un émigré français choisi comme commandant de place pour l'empire russe, reçoit une lettre de la duchesse de Rovigo à qui l'on a imposé d'héberger plusieurs dizaines de simples cosaques. Indignée, elle l'alerte sur les préjudices iniques qu'elle subit en recueillant chez elle des hommes aussi grossiers. Et le commandant de place, en galant homme, de substituer aussitôt à la troupe, un bel aide de camp, beaucoup plus « acceptable » [Rochechouart].

Durant leur séjour, les « cosaques » russes n'en finissent pas de surprendre et d'effrayer la population. Leur haute stature, leurs imposantes moustaches, leurs yeux étirés et leur peau légèrement cuivrée, et plus encore leur tenue vestimentaire – des pantalons bouffants et des toques fourrées en forme de shako – ainsi que leurs armes, de longues lances de plus de trois mètres et des sabres toujours hors du fourreau, tout dans leur allure paraît des plus exotiques. Mais c'est leur comportement qui surprend le plus, voire qui fascine les Parisiens. Car durant leur temps libre, les hommes se divertissent en chantant, en dansant et en ingurgitant d'impressionnants volumes d'alcool; ils baignent leurs chevaux dans la Seine et n'hésitent pas à s'y baigner aussi, souvent torsos nus, choquant ainsi la morale et la pudibonderie des Parisiens!

Jusqu'à leur départ début juin, les cosaques irréguliers, aux mœurs particulièrement rudes, continueront de faire figure de voleurs éhontés, hirsutes et repoussants. A la date du 2 avril, Madame de Marigny note dans son journal qu'« on a fusillé des cosaques qui avaient volé des harengs »; deux jours plus tard, elle ajoute qu'[ils] sont de vrais brigands. Ils dévastent encore actuellement les environs de Paris » [Journal inédit de Madame de Marigny, p. 62–63.]. Et la sœur de Chateaubriand de se livrer à une description aussi haute en couleurs qu'acérbe: « ...les Cosaques font horreur: la plupart ont des espèces de redingote qui ressemblent pour la couleur et pour la forme à la robe d'un capucin; les uns sont ceints d'une corde, les autres d'un mouchoir, quelques uns ont des ceintures de cuir; ils sont mal chaussés, ont sur la tête des bonnets sales et plats, ils exhalent une odeur puante; la vermine les dévore. Au reste, ils sont grands et robustes. Ma femme de chambre en a vu voler des œufs, il en avait pris cinq dans sa main. Tous les crimes leur sont familiers. On ferme les yeux sur leur conduite » [Ibid., p. 63].

Amateurs de rapine et de trafics en tout genre, les cosaques irréguliers vendent en plein Paris ce qu'ils ont volé en province, et de l'avis de nombreux témoins, leur campement ressemble chaque jour davantage à un bazar oriental. Mais s'ils se livrent à des trafics, à l'heure où Paris subit une crise économique consécutive à la guerre, les hommes de l'empereur,

généreusement rétribués pour leurs victoires, dépensent aussi sans compter, attisant la convoitise de vendeurs des rues, de marchands ambulants et autres: « Tout ce désordre avait cependant un caractère très pittoresque. Les Français se promenaient au milieu des Cosaques, sans que ceux-ci y missent aucun obstacle, et même sans qu'ils parussent y faire attention. Un grand nombre de marchands leur vendaient des oranges, des pommes, des harengs, du pain, du vin, de l'eau-de-vie, de la petite bière. <...> A tout moment, il s'élevait des discussions sur la valeur relative des monnaies russes et des monnaies françaises. Ces discussions, par suite de la bonhomie et de l'indifférence des cosaques, se terminaient toujours à l'avantage des marchands: les efforts que ceux-ci faisaient pour les duper, n'avaient d'autres résultats que d'exciter la bonne humeur des Cosaques et de les faire rire » [Journal de Thomas Richard Underwood, p. 324–325].

Arpentant les cafés, les bons restaurants et les maisons de jeux, découvrant dans les maisons galantes du Palais Royal les plaisirs interdits de la « nouvelle Babylone », les cosaques se montrent généreux, voire prodigues! Et peu à peu leur bonhomie s'impose à la population parisienne. Cette bonhomie, voire cette naïveté finit même par leur valoir les suffrages des Parisiens attirés par le pittoresque de leurs mœurs et bientôt c'est en famille que l'on se rendra le dimanche, visiter les bivouacs!

Certes, jusqu'au début juin la présence russe s'accompagnera de rixes, de bagarres et de duels dont les archives françaises se font l'écho: les rapports de police du printemps 1814 font état de rixes voire de duels, pourtant interdits, entre occupants et soldats français nostalgiques de l'Empire. Le 4 mai, sur les Champs Elysées même, trois duels ont lieu entre officiers français et russes, à l'issue desquels un Français et deux Russes sont mortellement blessés [Bulletin du 4 mai 1814]. Deux jours plus tard, un bulletin de police signale: « Aujourd'hui comme hier, il y a eu un nombre de querelles infini entre les militaires français et les militaires étrangers » [Idem].

Les sources russes reflètent elles aussi la fréquence des disputes et des duels avec les « napoléonistes » : Boris Uxkull, officier d'origine estonienne alors âgé de 21 ans, raconte dans son journal: « ...Les napoléonistes nous taquinaient l'autre jour dans un café, où bientôt s'engagea une lutte aussi formidable que comique, car nous combattîmes avec chaises et chandeliers, bouteilles et assiettes. Tout a été saccagé dans ce pauvre hôtel et il en résulta plusieurs duels, dont un me regarda de près et fut funeste, car le Prussien qui était mon second, après que j'eus couché mon adversaire, se battit avec son second et fut tué raide mort! Mais tout cela se passa en sourdine, à l'insu des autorités » [Uxkull].

Toutefois, en dépit de ces incidents, la cohabitation somme toute plutôt bonhomme avec les cosaques aboutira à l'émergence d'une image plus apaisée et moins terrible que celle qui a précédé leur arrivée. Et bien des années plus tard, Victor Hugo, âgé de 12 ans lors de l'entrée des cosaques dans Paris, pourra ainsi écrire: « les Cosaques ne ressemblaient aucunement à leurs images; ils n'avaient pas de colliers d'oreilles humaines; ils ne volaient pas les montres et

ils ne mettaient pas le feu aux maisons; ils étaient doux et polis; ils avaient un profond respect de Paris qui était pour eux une ville sainte » [Hugo].

Безотосный В. М. Наполеоновские войны. М. : Вече, 2010. [Bezotosnyj V. M. Napoleonskie vojny. M. : Veche, 2010.]

Безотосный В. М. Все сражения русской армии 1804–1814. Россия против Наполеона. М. : Эксмо, 2012. [Bezotosnyj V. M. Vse srazheniya russkoj armii 1804–1814. Rossiya protiv Napoleona. M. : Eksmo, 2012.]

Безотосный В. М., Иткина Е. И. Казаки в Париже в 1814 году = Les cosaques a Paris, en 1814. М. : Кучково поле, 2007. [Bezotosnyj V. M., Itkina E. I. Kazaki v Parizhe v 1814 godu = Les cosaques a Paris, en 1814. М. : Kuchkovo pole, 2007.]

Михайловский-Данилевский А. И. Мемуары, 1814–1815. СПб. : Изд-во РНБ, 2001 (Рукописные памятники. Вып. 6). [Mikhajlovskij-Danilevskij A. I. Memuary, 1814–1815. SPb. : Izd-vo RNB, 2001 (Rukopisnye pamyatniki. Vyp. 6).]

РГБИА. Ф. 846. [RGVIA. F. 846.]

Boudon J.-O. Napoléon et la campagne de France. Paris : Armand Colin, 2013.

Breuillard J. Les Russes envahisseurs et occupants en France (1814–1818) // *Slavica Occitania*, Toulouse. 8. 1999. P. 67–113. URL: <http://w3.slavica-occitania.univ-tlse2.fr/pdf/articles/8/106.pdf>

Bulletin du 4 mai 1814 // Archives du ministère français des Affaires étrangères, Mémoires et Documents. Vol. 336 (22 avril–30 juin 1814, Bulletins sur l'état des esprits en France).

Dardenne P. Le récit d'un civil dans la campagne de France de 1814. Les « Lettres historiques » de Pierre Dardenne (1768–1857) / éd. J. Hantraye. Paris : CTHS. 2008 (Collection de documents inédits sur l'histoire de France. Vol. 44).

Hantraye J. Les Cosaques aux Champs Elysées, l'occupation de la France après la chute de Napoléon. Paris : Éditions Belin, 2005.

Houssaye H. 1814. Paris : Perrin, 1888.

Hugo A. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Paris : Nelson éditeurs, 1863. Vol. I (1802–1818).

Journal autographe d'Amélie de Bohm, 7 février 1814. Collections de la Bibliothèque Historique de Paris, Département des Manuscrits, cote 8 FG MS 000 13 P. 47.

Journal de Thomas Richard Underwood, Journal d'un prisonnier anglais // *Journal inédit de Madame de Marigny*, présentation et notes de Jacques Ladreit de Lacharrière. Paris : E. Paul, 1907.

Journal inédit de Madame de Marigny // *Journal inédit de Madame de Marigny*, présentation et notes de Jacques Ladreit de Lacharrière. Paris : E. Paul, 1907.

Kabakova G. Mangeur de chandelles : l'image du Cosaque au XIXe siècle // *Philologiques IV. Transfert culturel triangulaire : France, Allemagne, Russie* / éd. K. Dmitrieva, – M. Espagne. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, 1996. P. 207–230.

Lecomte-Wallet V. L'invasion de février-avril 1814 dans le Laonnois // *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*. T. 8. 1961–1962.

Leggiere M. V. The Fall of Napoleon, The Allied Invasion of France, 1813–1814. Cambridge : Cambridge Univ. Press, 2007.

Lentz T. Nouvelle histoire du Premier Empire. Tome 2: L'effondrement du système napoléonien, 1810–1814. Paris : Fayard, 2004.

Lieven D. Russia against Napoleon, the Battle for Europe, 1807 to 1814. New York : Penguin, 2010.

Mir J.-P. 30 mars 1814, la Bataille de Paris. Paris : Archives et culture, 2004.

Pingaud L. Les Français en Russie et les Russes en France. Paris : Perrin, 1886.

Rapport à Rovigo d'un commissaire général de police envoyé en mission, La Ferté sous Jouarre, 8 mars 1814 // *Houssaye H.* 1814. Paris : Perrin, 1888. P. 449.

Rey M.-P. Alexandre I^{er}, le tsar qui vainquit Napoléon. Paris : Flammarion, 2009, 2013a.

Rey M.-P. 1814, un tsar à Paris. Paris : Flammarion, 2013b.

Rochechouart L.-V.-L. de. Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration par le général comte de Rochechouart, mémoires inédits publiés par son fils. 2e éd. Paris : Plon, 1892.

Simond C. Paris de 1800 à 1900, d'après les estampes et les mémoires du temps. T. I. 1800–1830, Le Consulat, Le Premier Empire, La Restauration, collection la vie parisienne à travers le XIX^e siècle. Paris : Plon ; Nourrit et C^{ie}, 1900.

Tableau historique des atrocités commises par les Cosaques en France, (anonyme). Paris : Imprimerie d'Aubry, 1814.

Thiry J. La campagne de France. Paris : Berger-Levrault, 1946.

Uxkull B. Amours parisiennes et campagnes en Russie, journal d'un vainqueur de Napoléon, 1812–1819. Paris, Fayard, édité par Jürgen-Detlev von Uexhüll, 1965.

The article was submitted on 12.01.2014

Marie-Pierre Rey, prof.
France, University of Paris I –
Panthéon Sorbonne
mariepierre.rey@gmail.com

Мари-Пьер Рей, проф.
Франция, Университет Париж 1 –
Пантеон Сорбонна
mariepierre.rey@gmail.com